

LXIII

Jeanne pensa que la prudence la plus élémentaire lui commandait de donner le change à la marchande. Aussi répondit-elle :

—Je suis pressée, c'est vrai, parce que j'ai peur d'arriver en retard à l'office, mais je ne quitte pas la ville.

Et, prenant son paquet et sa monnaie, elle partit.

—Un quart d'heure, pensait-elle. Et le jour commence à poindre, j'aurais voulu pourtant changer de costume. Mais où ?

Elle marchait toujours. Soudain elle vit une porte ouverte, une allée sombre. Elle y courut. Au fond de l'allée se trouvait un escalier dont on devinait vaguement les premières marches au milieu des ténèbres. Dans la partie supérieure de la maison un silence profond régnait. La fugitive enleva vivement la coiffe qu'elle portait et la roula. Elle ôta la pelisse qui couvrait ses épaules, dégrafa le corsage du vêtement de religieuse, détacha le jupon, puis en un clin-d'œil revêtit la jupe et le caraco qu'elle venait d'acheter, et se coiffa du bonnet de linge, en ayant soin de ramener ses cheveux sur ses tempes. Après avoir passé autour de son cou le fichu de laine, elle fit un paquet du costume de sœur de charité, le noua dans le morceau de serge verte, et, le mettant sous son bras, quitta l'allée et se dirigea vers le chemin de fer. Son accoutrement lui donnait l'apparence d'une ouvrière campagnarde. Comme elle allait atteindre la gare, elle entendit un coup de cloche. Son cœur se serra. Était-ce le départ du train ? Elle se mit à courir et entra enfin dans la salle d'attente.

—Pour Paris ! demanda-t-elle essouffée à un employé qui répondit en désignant le guichet :

—Là. Dépêchez-vous le train va partir.

Jeanne bondit au guichet.

—Pour Paris ! répéta-t-elle.

—Quelle classe ?

—Troisième.

—Voilà. C'est quatre francs quarante-cinq centimes.

La fugitive posa une pièce de cinq franc sur la tablette, prit le ticket et s'engouffra comme une trombe dans la salle conduisant au quai d'embarquement.

—Votre monnaie ! cria l'employé. Vous oubliez votre monnaie !

Jeanne n'entendait pas. Elle était déjà montée dans le train dont on refermait les portières, et se trouvait dans un compartiment de troisième classe où l'avaient précédée deux femmes, une jeune fille et sa mère. Là, elle se blottit dans un angle, jetant un coup d'œil inquiet sur le paquet placé à côté d'elle. Ce coup d'œil la rassura. L'enveloppe de serge ne laissait rien voir qui pût la trahir.

La vapeur siffla. Le train se mit en marche. Jeanne réfléchissait. Son paquet, d'un moment à l'autre, deviendrait non seulement embarrassant, mais compromettant. Il fallait s'en débarrasser. Comment s'y prendre ? Un instant la fugitive avait eu la pensée de l'abandonner dans le couloir où elle avait changé de costume, mais c'eût été mettre trop vite sur la trace de son déguisement. On aurait trouvé les effets de religieuse, on les aurait portés chez le commissaire de police, et le télégraphe aurait joué dans toutes les directions. Jeanne avait réfléchi à tout cela et à bien d'autres choses encore. Elle échafaudait un nouveau plan, comprenant à merveille que dans un temps très court son évasion serait signalée. Elle ne se trompait pas.

A la maison centrale les infirmières, étonnées de ne point la voir présider comme de coutume au nettoyage des salles, crurent qu'elle ne s'était point réveillée. L'une d'elles se rendit à sa chambre. Ne l'y trouvant pas, on supposa qu'une circonstance quelconque avait nécessité sa présence à l'économat, et on attendit. La supérieure venait de rentrer avec les autres religieuses, et fort surprise de n'avoir pas vu sœur Philomène les rejoindre à l'église, elle donna l'ordre de s'informer des causes de cette absence. On s'aperçut alors de ce qui s'était passé.

Sœur Philomène dormait encore d'un sommeil quasi léthargique qu'il fut impossible d'interrompre. Dans sa chambre, à la place de son costume dis-

paru se trouvaient les vêtements de Jeanne. Le guichetier questionné répondit qu'il avait ouvert à sœur Philomène.

L'évasion fut immédiatement constatée et le directeur aussitôt prévenu alla très effaré s'entendre avec qui de droit pour que la fugitive fût poursuivie et réintégrée à la maison centrale. Une heure après, tout Clermont savait qu'une condamnée à la détention perpétuelle avait pris la clef des champs, déguisée en religieuse. La femme à la boîte au lait interrogée par Jeanne relativement à l'endroit où se trouvait la gare et la marchande qui avait vendu des vêtements furent instruites des premières et coururent, animées d'un beau zèle, faire leur déposition. Des renseignements obtenus résultait la preuve que Jeanne, ayant quitté son travestissement de sœur de charité, était partie par le chemin de fer. Or, depuis le moment de son évasion, un seul train avait passé ; le train de huit heures moins un quart. Donc, la fugitive fuyait sur Paris. En conséquence, tout en laissant les gendarmes battre la ville et exploiter les campagnes des environs, on télégraphia à Paris de ne laisser passer qu'à bon escient les personnes munies d'un ticket de Clermont à Paris.

Il était neuf heures moins un quart lorsque cette dépêche parvint à la préfecture de police. Le train arrivait à Paris à neuf heures et demie. Un inspecteur de la sûreté, accompagné de deux agents, prit une voiture, et le cocher, stimulé par la promesse d'un fort pourboire, partit à la plus rapide allure pour la gare du Nord. Au moment où les policiers arrivaient sur le quai, le train de Clermont était signalé. Trois minutes après il entra en gare. Sur l'ordre de l'inspecteur, toutes les personnes munies d'un ticket de Clermont à Paris furent priées d'entrer dans une salle particulière. Il y avait onze personnes, dont trois femmes. Mais Jeanne devait échapper aux agents. Parmi les trois femmes, celle qui leur était signalée ne se trouvait point. Les voyageuses justifiaient facilement de leur identité, et ajoutèrent qu'à la gare de Clermont elles n'avaient vu aucune femme ayant les allures d'une fugitive. L'inspecteur s'empressa de télégraphier que ses recherches à la gare du Nord avaient été infructueuses.

Voici ce qui s'était passé : En arrivant à Creil les deux personnes qui se trouvaient dans le même compartiment que la fugitive avaient quitté le train et Jeanne s'était trouvée seule. Cinq minutes après on passa sous un tunnel. Jeanne profita de l'obscurité pour jeter par la portière le paquet qui renfermait les vêtements de sœur Philomène. Ceci fait, chaque fois que le train ralentissait sa marche pour faire halte à une station, elle prêtait l'oreille. Elle entendit enfin les employés du chemin de fer nommer Saint-Denis. Ouvrant aussitôt la portière, elle descendit. Le receveur des billets, debout auprès de la porte de sortie, prit le ticket sans seulement le regarder, et Jeanne passa.

Remonter dans un autre train, même avec un billet pris à Saint-Denis lui semblait peu prudent. Elle se mit en route à pied, et moins d'une heure après elle entra dans Paris. La grande ville, ensevelie sous la neige, était singulièrement morne et triste, quoique ce jour fut un dimanche. Dans les rues, peu de piétons. Des escouades de travailleurs relevaient la neige sur les bas-côtés des trottoirs et frayaient un chemin boueux. Jeanne, respirant à pleins poumons l'air de la liberté, ne sentait pas le froid, et d'ailleurs elle ne s'en inquiétait guère, mais elle avait faim. Elle franchit le seuil du premier établissement de bouillon qui s'offrit à elle, et là, tout en se réconfortant, elle s'efforça de mettre de l'ordre dans ses idées, car, depuis le moment de son évasion, une sorte d'ivresse s'était emparée de son cerveau. Une seule pensée s'imposait nettement à elle et se formulait ainsi :

—Je ne dois prendre aucun repos avant de savoir ce que sont devenus mes enfants. Aujourd'hui même j'irai à Chevry.

Après avoir achevé son frugal repas, Jeanne monta dans un omnibus qui la conduisit au chemin de fer de Vincennes. Là elle s'informa. Les trains partaient d'heure en heure pour Brie-Comte Robert, d'où elle devait aller à Chevry à pied. Elle prit le train de une heure cinq minutes.

—Pourvu qu'on ne me reconnaisse pas, se disait-elle avec effroi.

La pauvre femme avait tort de craindre. Depuis vingt-et-un ans elle était bien changée, non qu'elle eût perdu de sa force, mais ses cheveux épais blanchissaient et des rides profondes sillonnaient son visage. Elle avait tant souffert ! Elle avait tant pleuré ! Elle avait été folle dix ans, et enfin elle atteignait sa quarante-huitième année. Il n'en fallait pas tant pour être méconnaissable.

LIX

Une chose cependant constituait un danger pour Jeanne. Elle allait être obligée de questionner pour obtenir des renseignements, et ces questions pouvaient éveiller des soupçons au sujet de sa personnalité. Il ne fallait pas songer à s'adresser à quelqu'un d'officiel. Les gens à qui elle avait écrit depuis la maison centrale ne manqueraient point de deviner qui elle était. Ils la feraient immédiatement arrêter. Ce serait de nouveau la prison, et cette fois sans espoir, sans aucune chance d'évasion, car la surveillance ne s'endormirait pas un instant. Jeanne, réfléchissant à tout cela, se promettait d'agir avec une extrême prudence.

En arrivant à Brie-Comte-Robert, elle vit une voiture qui stationnait à la porte de la gare. Sur les panneaux de cette voiture se lisaient divers noms de localités, entre autres, celui de "Chevry." Plusieurs personnes escaladaient le marche-pied et s'installaient sur les banquettes.

—Est-ce que cet omnibus conduit à Chevry ? demanda-t-elle au conducteur.

Celui-ci, un garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, de figure joviale, répondit :

—Oui, ma petite mère. Avez-vous une correspondance ?

—Non, monsieur. Je ne savais pas qu'il en fallait une.

—Eh ! bien, montez tout de même, il y a de la place.

—Aurez-vous la complaisance de m'avertir quand nous arriverons à la cure ?

—Vous pouvez y compter. Nous passerons devant.

Jeanne s'assit. La voiture partit à une allure très lente, dans les chemins qu'une épaisse couche de neige rendait impraticables. On atteignit Chevry. En passant devant le presbytère, le conducteur arrêta son cheval et tira le cordon ouvrant la portière placée à l'arrière de l'omnibus.

A mesure que l'évadée de Clermont s'approchait de Chevry, elle avait senti son émotion grandir et son cœur battre à coups pressés dans sa poitrine haletante. C'est qu'en même temps que Chevry lui rappelait le passé terrible, il remettait sous ses yeux son cher enfant laissé aux mains du vieux prêtre qui lui avait ouvert sa maison. Jeanne, en descendant de l'omnibus, reconnut la grille du premier coup d'œil. Elle se souvint du jour où, épuisée de fatigue, mourant de faim, portant Georges dans ses bras, elle avait sonnée à cette grille, puis était tombée, à demi évanouie, dans la poussière du chemin. Elle traversa la chaussée, et, comme elle l'avait fait vingt-et-une années auparavant, elle sonna. Une vieille servante grelottante, emmitouffée jusqu'aux yeux, vint lui ouvrir.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? demanda-t-elle.

—Je voudrais voir monsieur le curé de Chevry, répondit Jeanne.

—Monsieur le curé dit les vêpres. Si vous voulez le voir, il faut aller à l'église.

—Ne pourrai-je l'attendre ici ? murmura la fugitive timidement.

La servante campagnarde était défiante et peureuse.

—Attendez dans la rue si vous voulez, répliqua-t-elle. Monsieur le curé défend que je fasse entrer à la cure quand il n'est pas là.

—C'est bien, madame, je vous remercie.

La vieille servante se retira en refermant la grille. Jeanne ne pouvait, sans attirer l'attention sur elle, attendre le retour du curé en se promenant dans la neige. Elle se dirigea vers l'église dont le clocher pointu se détachait sur le ciel gris. Une petite porte latérale donnait accès dans la maison de Dieu. L'évadée de Clermont poussa cette porte, se glissa derrière un pilier, prit une chaise, s'agenouilla, et sa prière ardente monta vers le ciel.